

NOS OBJETS QUOTIDIENS

Nous avons tendance à penser les dispositifs en terme de relation entre des personnes. Les objets y prennent pourtant une part considérable même si elle est largement sous-estimée par le mépris général où notre culture les tient. La compréhension des dispositifs nécessite d'abord que nous réhabilitons les objets, ou plutôt les diverses formes de relations qui nous lient à eux. Mais sur ce chemin, nous rencontrons un obstacle de taille. Si les objets sont si peu pris en compte dans notre culture, c'est parce qu'elle est construite autour d'une opposition idéaliste entre ce qui serait humain et ce qui ne le serait pas. Sur ce chemin, toute relation avec un être humain est dite « humaine » et toute relation avec un objet inanimé est dite « non humaine ». Il y a pourtant du non humain dans l'homme, notamment sous la forme d'une aspiration à être parfois aussi inerte et passif qu'un objet. Le problème est que cette aspiration engendre de la honte et de l'angoisse. Les objets sont alors facilement rendus coupables de menacer l'humain en nous, ce qui est un comble ! Et, du même coup, nous sous-estimons gravement l'importance pour notre vie psychique des liens que nous établissons avec tous les objets de notre entourage.

1. Qu'est-ce qu'un objet ?

Celui qui veut ignorer les fonctions des objets pour notre vie psychique a un argument vite trouvé : ils ne sont que des prothèses passives et utilitaires. C'est vrai que nous apprenons à lire et à écrire avec des livres, des cahiers et des stylos, et nous voyons mieux le monde avec les divers outils optiques que l'homme a inventés. Mais les objets ne sont pas seulement un support pour nos apprentissages. Ils sont aussi le moyen par lequel nous accédons à des représentations de nous-mêmes et du monde.

Mais si nous voulons questionner les objets, il faut d'abord nous mettre d'accord sur leur définition¹. En quoi un objet se distingue-t-il d'une chose ? L'intervention humaine est le

premier critère qui s'impose à nous. Une pierre est une « chose », mais une fois sciée ou polie, elle devient un « objet » (Dagognet, 1989). Un simple galet ramassé lors d'un voyage peut pourtant devenir un objet précieux pour celui qui le possède sans qu'aucun façonnage ne témoigne d'une intervention humaine. Les souvenirs associés à une chose trouvée peuvent suffire à la transformer en objet précieux. La marque psychique s'avère aussi importante dans la transformation de la « chose » en « objet » que la marque physique.

Mais cette définition n'est pas suffisante. L'objet peut en effet cesser d'en être un pour faire partie du corps de celui qui établit une relation privilégiée avec lui. Tel par exemple ce malade qui poussa un cri de douleur au moment où il vit l'infirmière pincer avec un clip le tuyau d'alimentation de sa perfusion. Cette intervention destinée à interrompre l'écoulement du liquide était parfaitement indolore puisque le tuyau était pincé à plus d'un mètre de l'endroit où l'aiguille était installée dans l'une de ses veines. La réaction de ce malade témoignait en fait de la continuité qui s'était établie entre sa perfusion et lui. Pour l'infirmière, le tuyau de plastique était un objet. Pour le malade, il était perçu comme faisant partie de son propre corps. Il était inclus dans son schéma corporel. De telles situations où l'objet est perçu comme une prolongation du corps physique sont relativement rares. Par contre, nombreuses sont celles dans lesquelles il est perçu, plus ou moins clairement, comme une prolongation du psychisme, à tel point qu'en être privé donne l'impression de perdre une partie de soi !

La définition de l'objet nécessite donc de faire intervenir non seulement une forme d'intérêt pour lui qui le distingue du monde commun des choses, mais également l'existence d'un cadre qui le fasse exister comme distinct du sujet. Dans l'exemple précédent, le tuyau de la perfusion ne cesse de faire partie du corps du patient qu'à partir du moment où il est restitué dans le cadre du système où le malade et lui sont impliqués, à savoir l'ensemble formé par le lit d'hospitalisation, le bocal d'alimentation intraveineuse et le tuyau de perfusion.

2. Les cadres de l'objet

Le rôle des cadres est très peu envisagé dans la vie courante alors qu'ils sont essentiels à la compréhension des relations qui nous lient aux objets. Le cadre est une construction à la fois physique et psychique. Il n'est pas ce qui environne, mais d'abord ce qui contient, et ses effets de contenance sont inséparables des pouvoirs de transformation qu'il permet et suscite (Tisseron, 1995). La prise en compte de ces transformations permet de distinguer trois types de cadres à l'œuvre pour chacun des objets que nous manipulons : de découverte, de convention et d'invention.

Le cadre de la découverte de l'objet consiste dans son expérimentation et son apprentissage. Il évolue ensuite vers l'usage conventionnel ou vers l'invention.

Le cadre de convention de l'objet consiste dans son usage établi et considéré comme normal. Il est déterminé par le but pour lequel l'objet a été conçu. Un vêtement, une voiture, une bonne bouteille de vin servent respectivement à nous couvrir, à nous transporter et à nous régaler. Mais, comme chacun de ces usages implique une forme de socialisation, l'objet peut aussi constituer un signe d'appartenance au groupe privilégié de ceux qui le possèdent. Aujourd'hui, pratiquement tous les objets, même parmi les plus courants, peuvent entrer dans une telle dynamique : un ouvre-boîtes peut être un « Philippe Starck » et un lave vaisselle un « Bosch ».

Enfin, le cadre d'invention correspond à la façon dont un objet peut être utilisé par un sujet donné à un moment donné en marge des objectifs pour lesquels il a été conçu. Buster Keaton, dans *Steamboat Bill Junior*, nous montre comment un fils de famille, que la richesse a tenu à l'écart de l'usage courant et socialisé des objets, les « détourne » au fur et à mesure de ses projets. Tous les objets peuvent être ainsi utilisés indépendamment des objectifs pour lesquels ils ont été conçus et des appartenances sociales dont ils sont les porteurs. Cette utilisation peut être utilitaire. Par exemple, faute de marteau, une pince peut être utilisée pour enfoncer un clou et, faute de ceinture, un foulard soutenir un pantalon. Elle peut aussi engager une dynamique relationnelle, de séduction, par exemple. Enfin, elle peut engager une dynamique psychique subjective autour de la mémoire d'un événement : par exemple, un casse-noix peut être appelé à témoigner du souvenir du pays où il a été acheté et un vêtement d'une rencontre amoureuse.

Ces divers aspects peuvent coexister ensemble. Un vêtement, par exemple, a toujours une fonction utilitaire, et, plus ou moins, une fonction d'appartenance. Mais il peut également avoir une fonction psychique propre au sujet de l'ordre de la commémoration d'un souvenir personnel. Autre exemple, la manière de tenir et d'utiliser un ouvre-boîtes peut faire écho à un comportement appris dans la proximité avec un adulte et réveiller sa présence chaleureuse à chaque usage. Cette fonction peut être ignorée de l'entourage... et le sujet lui-même n'en a pas toujours conscience.

Cela nous montre combien le point de vue cognitiviste sur nos relations aux objets est insuffisant. Pour un cognitiviste, en effet, l'objet agit comme médiateur entre le monde et nous à deux moments précis : tout d'abord dans la perception et l'évaluation des différences entre l'état du monde et les transformations que nous souhaitons lui imposer ; puis dans l'exécution des actions qui lui imposent ces transformations (Norman, 1993). Mais l'objet peut intervenir comme médiateur entre le monde et nous sans nécessairement que son expérience impose le projet d'une transformation du monde. Par exemple, en choisissant, pour des raisons subjectives, de porter un vêtement plutôt qu'un autre, nous ne transformons ni l'environnement ni ce vêtement, mais pourtant celui-ci constitue un médiateur entre les autres et nous. La preuve en est qu'il peut changer sensiblement la relation que nous entretenons avec nos proches, par exemple en nous aidant à les séduire ou au contraire en nous faisant rejeter par eux ! Enfin, les effets de telles médiations ne sont pas seulement sociaux. Tout objet peut constituer pour son utilisateur, dans le moment de son utilisation, un outil au service de la symbolisation de ses expériences personnelles du monde.

3. Le travail psychique de la symbolisation

Notre culture réduit trop souvent l'organisation symbolique à l'utilisation du langage. C'est bien sûr le cas des travaux de Lacan, mais aussi de ceux de Lévi-Strauss et de Piaget. Pourtant, l'être humain ne symbolise pas seulement avec des mots. Il symbolise aussi avec des images créées ou seulement imaginées, et avec des gestes accomplis ou seulement ébauchés, tant individuellement que collectivement.

Pour comprendre ce travail psychique de symbolisation qui n'a rien à voir avec le « symbolisme », il faut nous représenter le système psychique comme une espèce de tube digestif. Celui-ci décompose les aliments que nous ingérons en éléments de base qui servent à construire notre chair physique. De la même façon, notre système psychique doit assimiler les expériences nouvelles qui nous arrivent pour que celles-ci soient intégrées à notre personnalité et disponibles pour de nouveaux apprentissages. Cette activité psychique permanente, qui n'a rien à voir avec les symboles établis par la culture, constitue à proprement parler le travail de la symbolisation. Son instrument est la création de représentations des expériences éprouvées en relation avec la vie intérieure, y compris dans ses aspects fantasmatiques. Ces représentations sont de trois types : verbales, imagées et sensori-affectivo-motrices.

Ces trois modes de symbolisation ne sont pas équivalents. Les mots sont certainement celui qui crée la plus grande distance entre le sujet et ce qu'il symbolise. A l'inverse, les gestes sont celui qui rapproche le plus le sujet de son opération de symbolisation en actes. Le langage est donc un moyen de symbolisation qui distancie alors que les gestes sont un moyen de symbolisation qui « instancie ». Mais l'être humain a besoin d'instanciation et de distanciation pour parvenir à trouver son équilibre individuel et social dans le monde. Enfin, les images sont un moyen de symbolisation intermédiaire entre les deux précédents et qui fait pont entre eux (Tisseron, 1998).

La réussite de ce travail d'assimilation psychique nécessite à la fois des conditions internes et des conditions externes. Parmi les premières, il faut qu'aucun conflit psychique n'entrave l'assimilation des expériences (il faut par exemple que le sujet ne soit pas empêché de voir et d'entendre ce qui se passe par une espèce de cécité psychique). Mais les conditions externes sont tout aussi importantes. Il faut que le sujet trouve un interlocuteur qui valide ses expériences du monde en acceptant leurs diverses composantes, notamment affectives. Enfin, quand ce travail d'assimilation échoue partiellement, pour l'une ou pour l'autre de ces deux séries de raisons, il en résulte une inclusion, dans une espèce de « placard psychique », de l'ensemble des données de l'expérience (sensorielles, imagées, verbales), ainsi que des représentations que le sujet s'est constitué de lui-même et des autres dans cette situation et des fantasmes correspondants². Parfois ce « placard » est hermétiquement clos. Le sujet en égare la clé et oublie jusqu'à son existence. Mais, d'autres fois, il s'entrouvre de façon imprévisible et provoque l'irruption d'émotions, d'attitudes ou de comportements qui constituent en fait autant de tentatives de

symbolisation non reconnaissables de l'expérience initiale. Les objets jouent souvent un rôle privilégié dans ces tentatives. Il sont utilisés soit pour « verrouiller » ces placards psychiques, soit au contraire pour les entrouvrir.

4. « Objets placard » et « objet travail »

De l'ouvre-boîtes à l'ordinateur en passant par les vêtements que nous portons, tous les objets qui nous environnent sont le support de plusieurs formes de relation. Tantôt nous les faisons servir à l'usage fonctionnel pour lequel ils ont été conçus ; tantôt nous en faisons le support de nos rêveries de désir ; tantôt enfin nous les mettons au service de nos remaniements psychiques personnels. Pour cela, notre relation à tout objet contient une « réversibilité potentielle ». Selon le regard que nous portons sur lui et la façon dont nous l'utilisons, il peut être engagé dans le programme pour lequel il a été conçu, devenir le support statique de nos fantasmes ou encore être constitué en support de la symbolisation de nos expériences du monde. C'est cette réversibilité qui nous permettra demain de considérer l'ordinateur qui parle — et pourquoi pas, qui agit en réponse aux ordres —, tantôt comme un serviteur affectif et dévoué et tantôt comme une machine. Mais cette réversibilité est déjà à l'œuvre dans la relation que nous entretenons avec le moindre de nos objets quotidiens. C'est elle qui nous permet d'être attaché aux objets qui nous entourent comme à des parties de nous-mêmes et de pouvoir nous en séparer très facilement s'ils sont détruits ou perdus. C'est elle encore qui nous permet de rester libre vis à vis d'eux ou de choisir d'en être dépendants le temps que nous le désirons.

La psychanalyse porte un fruit merveilleux pour comprendre nos relations aux objets, c'est le jeu de la bobine décrit par Freud chez son petit fils Ernst (Freud, 1920). Quand on évoque l'apport de la psychanalyse à la compréhension du rôle des objets, il est pourtant habituel de ne citer que Winnicott et son fameux objet transitionnel (Winnicott, 1971). C'est que le jeu de la bobine a fait l'objet d'un grand nombre d'interprétations visant à le subordonner à l'acquisition du langage verbal. Au contraire, la description de l'objet transitionnel par Winnicott n'implique pas l'existence du langage et n'a donc jamais été référé à celui-ci par aucun commentateur. Mais n'oublions pas que le jeu de la bobine décrit par Freud comporte plusieurs phases et que le langage n'intervient explicitement que dans la dernière d'entre elles.

Ce qui nous intéresse ici, c'est précisément ce qui intervient en-dehors du langage. Or, de ce point de vue, il existe un point commun essentiel entre le jeu de la bobine décrit par Freud et l'objet transitionnel décrit par Winnicott. Dans les deux cas, l'objet est manipulé. La bobine avec laquelle joue Ernst est alternativement jetée, puis ramenée vers lui grâce à la ficelle qui y est attachée. Quant à l'objet transitionnel (qui est souvent un morceau d'étoffe ou une peluche usagée), il est frotté, caressé, fourré dans la poche d'un manteau ou même dans la bouche pour

y être suçoté. C'est une caractéristique essentielle de la relation avec lui qui est malheureusement le plus souvent ignorée. C'est d'autant plus dommage que cette particularité permet d'opposer de façon particulièrement éclairante l'objet transitionnel proprement dit à l'objet fétiche qui, lui, est en règle générale contemplé sans être manipulé. Ces deux modèles nous dégagent d'une compréhension de nos relations aux objets organisée autour des seules projections fantasmatiques. S'il est seulement regardé, l'objet constitue bien la cible de diverses projections psychiques qui lui préexistent. Mais, sitôt qu'il est manipulé, il devient le support d'un travail psychique intense d'assimilation des expériences du monde.

Par exemple, un jeune homme avait créé dans un coin de son appartement un petit atelier de rénovation de meubles. Il ponçait et vernissait avec un soin extraordinaire des anciens bois de placages. Il apparut progressivement, au cours de sa psychothérapie, que cette activité lui permettait de s'approprier des expériences précoces dans lesquelles il avait été l'objet de caresses intenses de la part de ses parents. Ces expériences vécues comme très violentes avaient été clivées de son propre fonctionnement psychique. Elles se trouvaient remises en jeu sous une forme active et non plus passive à travers ces activités de bricolage. Mais, surtout, elles se trouvaient mises en jeu dans des relations avec des objets inanimés, donc de façon beaucoup moins dangereuses que si elles avaient été investies dans des relations avec des êtres humains. Ces objets inanimés n'étaient pas pour autant dénués de tout caractère rappelant les objets humains initiaux : les fauteuils, comme les parents, ont des bras pour nous porter et nous tenir ! En frottant ces bois, cet homme s'assimilait donc peut à peu à son insu, mais à son propre rythme, les caresses pénibles auxquelles il avait été soumis dans son enfance.

Remarquons enfin que les rares travaux psychanalytiques consacrés à nos relations aux objets supposent toujours résolu un problème qui est loin de l'être. Tous ces travaux sous-entendent que l'enfant projette dans les objets des parties de lui-même qu'il a installées au cours de ses relations précoces avec des êtres humains de son entourage. En d'autres termes, il n'y a pas pour les psychanalystes de relation aux objets qui puisse être dite « primitive ». Il n'y a de relation à eux que « secondaire » à l'établissement de relations avec un être humain et au transfert de ces relations à un objet inerte. C'est oublier que l'enfant entre en contact avec un grand nombre d'objets dès sa naissance, et qu'il ne peut pas toujours faire clairement la distinction, à ce moment là, entre un être humain et un objet inanimé.

5. Les fonctions des objets

Nous pouvons maintenant comprendre que les objets ont au moins cinq fonctions principales.

1) Tout d'abord, ils ont une fonction utilitaire qui correspond au projet que le constructeur a mis en eux : une machine à laver sert à laver et un ouvre-boîtes à ouvrir des boîtes.

2) Ils ont également une fonction narcissique. Elle est pourtant moins simple que ce à quoi on la réduit en général. Le narcissisme a en effet deux aspects et non pas un seul. Le mot désigne d'une part la sécurité psychique de base (encore appelée « narcissisme primaire » par les psychanalystes) et d'autre part l'estime de soi (encore appelée « narcissisme secondaire »). Les objets interviennent dans l'une et dans l'autre.

3) Ils peuvent être le support de fantasmes et de rêveries en relation avec tous les aspects de la vie sexuelle. La publicité fait un grand usage de ces associations. L'objet n'y est pas manipulé puisqu'il n'a pas encore été acheté. Mais il y est mis en scène de manière à susciter des rêveries et des fantasmes qui ne peuvent trouver d'issue que dans l'achat de l'objet lui-même... ou le refoulement des désirs qu'il suscite.

4) Les objets peuvent également servir de support aux placards psychiques constitués à la suite d'expériences psychiques non élaborées. Par exemple un objet transmis dans une famille de génération en génération peut servir à commémorer un secret indicible.

5) Enfin, ils peuvent être utilisés comme support d'un travail psychique d'assimilation de certaines expériences du monde. Leur manipulation est alors une condition indispensable à leur constitution en support d'assimilation des expériences du monde, sur un mode à la fois sensoriel, moteur, imagé et verbal.

6. L'objet comme médiateur entre fait psychique et fait social

Une théorie de l'objet comme support de l'activité psychique permet enfin de dépasser les oppositions stériles entre « technique » et « symbolique » d'un côté et entre « individuel » et « collectif » de l'autre

L'opposition entre technique et symbolique, tout d'abord, perd tout sens sitôt que nous prenons en compte les processus de symbolisation à l'œuvre dans les relations que nous entretenons avec les objets. La manipulation du réel aboutit à la création d'outils qui modifient le monde et le monde modifié par l'outil façonne en retour celui qui l'a produit. Mais, par ses manipulations du réel, l'homme ne modifie pas seulement la conscience qu'il a du monde, de lui-même et de ses semblables. Il modifie aussi les conditions d'organisation de son monde émotionnel interne. L'outil ne change pas seulement la main et le cortex frontal (Leroi Gourhan, 1964), il modifie aussi les conditions de gestion personnelle, par chacun, de ses éprouvés et des sentiments qu'il met en forme à partir d'eux, colère, tendresse, émotion esthétique, amour... On peut considérer que l'homme a été si peu doté par la nature qu'il est obligé d'inventer des

prothèses pour se soutenir. Mais on peut considérer aussi que son cerveau le pousse à un travail de symbolisation qui ne peut s'appuyer que sur des objets. Ce travail de symbolisation porte bien entendu sur les gestes et les pensées : nombreuses sont les machines par lesquelles l'homme prolonge ses organes moteurs et sensoriels et ses facultés de mémoire et de calcul. Mais il porte aussi sur les affects, les sentiments et les émotions. De façon générale, la relation à l'objet, comme la relation à l'humain, est mue par le désir. Et, en ce sens, toute création d'un objet est la réalisation d'un désir. Mais en même temps, la relation à l'objet, tout comme la relation à l'humain, n'est faite que de surprises et de déceptions. Et ces surprises et ces déceptions sont le moteur grâce auquel rebondissent à la fois notre utilisation des objets, les investissements psychiques que nous faisons sur eux et les relations sociales que nous médiatisons à travers eux.

La prise en compte de l'objet comme médiateur permet de dépasser une seconde opposition : celle où s'affrontent partisans de la priorité des faits psychiques et partisans de la priorité de faits sociaux. Pour le psychologue ou le psychanalyste, en effet, le champ social se constitue par projection sur l'environnement des attitudes psychiques d'abord intériorisés dans la personnalité au fil des premières relations. Au contraire, pour le sociologue, la personnalité se construit par intériorisation « d'habitus » présents dans le collectif. La prise en compte des objets comme médiateurs dans tous les dispositifs humains permet de comprendre que les faits sociaux et les faits psychiques ne sont que deux regards différents portés sur les relations que nous entretenons avec l'ensemble des objets qui nous relient à la fois à nous-mêmes et à nos semblables. L'être humain s'approprie le monde dans un processus de symbolisation continue qui utilise à la fois des mots, des images et des gestes. Par ce processus, il construit la technique, modifie son monde psychique, intellectuel et émotionnel, et crée en même temps diverses formes de liens sociaux. Le monde social, le monde psychique et le monde technique se développent ainsi en même temps, au fur et à mesure que l'être humain symbolise ses expériences du monde, comme trois brins étroitement enlacés d'un même fil.

Cette façon de poser les problèmes permet enfin de comprendre que le lien social ne met pas en relation des individus à partir de leur être constitué. Il les met en relation du point de vue de leur capacité à participer aux processus de symbolisation à l'œuvre dans leurs divers groupes de rattachement. La nature humaine consiste dans l'aptitude à ce processus. Elle ne s'oppose donc pas à la culture puisqu'elle en est la condition même. Aucune théorie qui part de l'homme comme être individuel ne peut rendre compte du processus de la symbolisation, pas plus qu'une théorie qui part du groupe. Les processus de symbolisation ne sont pas à l'œuvre *dans* la psyché, mais *entre* les individus et les objets sont leur support essentiel.

Le modèle de nos relations à tous les dispositifs pourrait bien être finalement le dessin du petit enfant, ou plutôt les premières traces qu'il laisse, à partir du sixième mois, que ce soit à l'aide de ses excréments, de ses aliments ou sur la buée des vitres³. A travers ces premières traces, ou plutôt à travers les diverses formes de manipulation qui président à leur fabrication, l'enfant préfigure ses activités techniques à venir, construit son monde intérieur (notamment par le

passage de formes sensori-motrices de la symbolisation à des formes imagées) et enfin organise son monde social (par les réactions des adultes, ou des autres enfants qui l'entourent, à ses productions).

En élevant une barrière infranchissable entre ses outils et lui, l'homme a cru exalter son identité profonde. Bien au contraire, il s'est condamné à errer dans un univers vide et hostile. Il est plus que temps de rendre aux objets familiers leur rôle de compagnons de notre existence, et, pour cela, reconnaître leur qualité de supports de nos processus psychiques et de médiateur entre notre vie intérieure et notre vie sociale. Et sachons aussi en tirer toutes les conséquences quant à la définition de nos « dispositifs ». Celle-ci doit prendre en compte non seulement les objets qui interviennent entre les personnes, mais aussi les liens privilégiés qui unissent chaque sujet à chacun d'entre eux.

Résumons, pour terminer — et au risque de nous répéter —, les trois attitudes mentales que nous devons apprendre à faire nôtres pour penser différemment notre relation aux objets et aux dispositifs.

Tout d'abord, le travail psychique de la symbolisation n'a aucune existence en dehors du moment de son actualisation. Il n'y a partout, dans le psychique comme dans le social, que des fragments dénués de tout sens dont la signification ne s'impose que dans l'instant où elle est *actualisée* travers une matière de symbolisation. Pour reprendre un mot à la mode, il n'y a partout que du virtuel et de l'actuel sans que rien ne puisse échapper à l'une de ces deux catégories, y compris dans le fonctionnement psychique.

Ensuite, la représentation psychique ne vient ni avant ni après la représentation matérielle. Elle vient en même temps. Autrement dit, dans le processus de la symbolisation, ce qui importe, c'est *l'acte de symbolisation* et cet acte peut être indifféremment verbal, gestuel ou iconique. Cet acte apparaît pour le spectateur qui y assiste comme une forme « d'extériorisation ». Mais il est en fait une intériorisation structurante appuyée sur la communication émotive et affective avec un tiers. Bref, la symbolisation est la fois et en même temps un acte psychique et un acte social, pur produit à la fois du « psychique » et du « social ».

Enfin, le contenu de cette actualisation est inséparable des *médiations* que le sujet se donne, dont les objets sont les premières. Les sociologues ont pensé le monde à partir des groupes. Les psychanalystes et psychologues l'ont pensé à partir de l'individu. Il est indispensable de le penser maintenant à partir de leur « entre-deux ». Et c'est autour du rôle joué par les objets que partisans de la priorité des faits psychiques et partisans de la priorité des faits sociaux peuvent le mieux commencer à réfléchir et à travailler ensemble.

NOTES

1. Le texte qui suit résume certaines des considérations exposées dans *Comment l'esprit vient aux objets* (Aubier, 1999).

2. Le premier psychanalyste à avoir posé clairement cette distinction entre assimilation et inclusion est Nicolas Abraham (1978). Certains auteurs ont substitué à sa suite au mot « d'inclusion » (qui désigne un processus) celui « d'incorporation » (qui désigne le fantasme qui lui est lié). Cette confusion, qui n'est pas bien grave en soi, doit pourtant être évitée parce que le même mot « d'incorporation » désigne, chez certains sociologues, une autre forme de processus qui, en outre, n'est pas situé dans un rapport dialectique à l'assimilation.
3. Le développement de ce paradigme a fait l'objet de ma thèse de Psychologie en 1981. Je l'ai exposé depuis dans *Tintin chez le psychanalyste* (Aubier, 1985) et surtout dans *Psychanalyse de l'image, des premiers traits au virtuel* (Dunod, 1995).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABRAHAM, N., TOROK, M., *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier Flammarion, 1978
- DAGOGNET, F., *Éloge de l'objet*, Paris, Vrin, 1989
- FREUD, S., (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1977
- LEROI-GOURHAN, A., *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964 (Tome I, Technique et langage)
- NORMAN, D. A., « Les artefacts cognitifs », *Raisons pratiques*, 4, Les objets dans l'action, de la maison au laboratoire, Paris, éd. de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1993
- TISSERON, S., *Psychanalyse de l'image, des premiers traits au virtuel*, Paris, Dunod, 1995
- *Y a-t-il un pilote dans l'image ?* Paris, Aubier, 1998
- *Comment l'esprit vient aux objets*, Paris, Aubier, 1999
- WINNICOTT, D. W., (1971) *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975